



**HAL**  
open science

**Compte rendu de Rodolphe Keller et Laury Sarti (dir.),  
Pillages, tributs, captifs. Prédation et sociétés de  
l'Antiquité tardive au Haut Moyen Âge, 2018**

Florian Besson

► **To cite this version:**

Florian Besson. Compte rendu de Rodolphe Keller et Laury Sarti (dir.), Pillages, tributs, captifs. Prédation et sociétés de l'Antiquité tardive au Haut Moyen Âge, 2018. Lectures, 2017, 10.4000/lectures.24558 . hal-04752686

**HAL Id: hal-04752686**

**<https://hal.science/hal-04752686v1>**

Submitted on 24 Oct 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Rodolphe Keller et Laury Sarti (dir.), *Pillages, tributs, captifs. Prédation et sociétés de l'Antiquité tardive au Haut Moyen Âge*

Florian Besson

Agrégé d'histoire, docteur en histoire médiévale de l'Université Paris-Sorbonne.

06/04/2018

Comme le souligne d'emblée Rodolphe Keller, codirecteur de l'ouvrage, dans sa très riche introduction, la prédation fait partie de ces nombreux comportements qui diffèrent radicalement entre notre société contemporaine et les sociétés anciennes, en particulier celles de l'Antiquité tardive et du Haut Moyen Âge. Le fait de s'approprier les biens d'autrui par la violence, dans un contexte guerrier, est en effet aujourd'hui juridiquement et moralement condamnable, alors qu'il s'agit d'une réalité essentielle des sociétés de ces époques. La légitimité de cette pratique était admise par (presque) tous et **l'ensemble des acteurs du temps** s'y livraient. Contre une historiographie prompte à réserver les pillages aux seuls « barbares », ce livre, issu d'un colloque organisé en 2012 à Francfort, souligne au contraire à quel point ces pratiques sont au cœur des techniques militaires, mais également de la vie politique, sociale et économique de toutes les sociétés de cette époque. C'est que la prédation est un phénomène complexe, qui participe puissamment de la circulation des biens, mais joue également un rôle important dans la fabrique des légitimités.

À partir de ces considérations générales, les neuf articles du livre déploient ensuite plutôt des approches monographiques, chacune centrée sur une société donnée<sup>1</sup>. Benoît Rossignol<sup>2</sup> se penche sur l'Empire romain, forcé de mettre en place un ensemble de mesures défensives pour se protéger de voisins prompts à lancer des raids visant les biens et les personnes. Reposant en partie sur l'exaltation de la *securitas*, elle-même participant de la

---

<sup>1</sup> Une précision importante : quatre des neufs contributions du livre sont rédigés en allemand, langue que je ne parle pas. Les directeurs de l'ouvrage ont heureusement eu la bonne idée de proposer des « abstracts » en anglais, mais ceux-ci ne peuvent évidemment remplacer les contributions intégrales. Je précise donc que les remarques qui suivent ne valent que pour les textes en français et en anglais.

<sup>2</sup> Benoît Rossignol, « *Limitem restitueret, praedam militibus daret* : l'Empire romain en difficulté face aux défis de la prédation, des derniers Antonins à la Tétrarchie », p. 27-52.

*pax romana*, l'autorité impériale doit protéger les habitants de l'empire, notamment en rachetant les captifs capturés lors de ces raids. Mais l'empire est lui-même un formidable prédateur, situé en haut de la chaîne alimentaire, pourrait-on dire en filant la métaphore : les généraux romains sont capables de piller, d'imposer des tributs, de faire des esclaves. Il s'agit même d'une nécessité politique, et leurs soldats attendent d'eux de généreuses rétributions – faute de quoi le général risque fort d'être assassiné par ses propres hommes. Guido Berndt travaille sur les Goths, et en particulier sur les Ostrogoths<sup>3</sup> : les pratiques de pillage sont raffinées et systématiquement étendues, au point que se constitue une véritable « économie de la prédation » qui sous-tend l'ensemble des structures de pouvoir mises en place par les Goths. Marilia Lykaki consacre quant à elle un article à l'importance du pillage dans les armées byzantines<sup>4</sup> : il s'agit d'une pratique guerrière tout à fait normale, perçue comme l'une des principales façons de rémunérer les troupes, en particulier dans une période marquée par l'affaiblissement du pouvoir impérial et donc du système des soldes. Ceci ne veut pas dire pour autant que ces pillages se font d'une manière désorganisée : au contraire, des traités de stratégie et des lois insistent sur l'importance pour le général de contrôler de près la répartition du butin. Enfin, Lucie Malbos se penche sur les Scandinaves<sup>5</sup>, et vient utilement rappeler que l'agressivité de ces pirates du nord n'est pas dirigée uniquement vers les sociétés extérieures : comme le révèle notamment l'archéologie, les vikings savent également piller les ports de Norvège et du Danemark. C'est que la prédation est une activité socialement valorisée dans ces sociétés, où elle est d'ailleurs clairement distinguée du vol : l'auteure cite ainsi l'histoire d'Egill, qui vole les richesses d'un fermier pendant la nuit avant de réaliser qu'il a mal agi, de faire demi-tour et d'aller tuer le fermier et sa famille pour éviter la honte qui s'attacherait à un vulgaire vol.

---

<sup>3</sup> Guido Berndt, « Gewaltsame Ressourcenbeschaffung – Zu einigen raubwirtschaftlichen Praktiken gotischer Kriegergruppen », p. 69-88.

<sup>4</sup> Marilia Lykaki, « L'économie du pillage et les prisonniers de guerre : Byzance, VII<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècle », p. 89-102.

<sup>5</sup> Lucie Malbos, « Quand les vikings attaquaient... des vikings. Pratiques et logiques de la prédation dans le monde scandinave (IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles) », p. 161-178.

Parmi ces articles monographiques, celui de Guy Halsall se distingue et nous apparaît clairement comme le meilleur du livre<sup>6</sup>. Après avoir rappelé que la diversité des sociétés tardo-antiques et altimédiévales interdit toute généralisation, l'auteur pose en effet, sur un ton volontairement provocateur, la question de l'efficacité réelle des pillages : dans le contexte de sociétés rurales, très peu monétarisées, marquées en outre par une indéniable récession démographique et économique, qu'y-a-t-il en effet à piller ? Certes, les pillards peuvent s'emparer de quelques têtes de bétail, des – modestes – trésors de l'église locale, ou encore ramener des esclaves, mais ce sont là des richesses bien maigres en comparaison des coûts et des risques de ces expéditions. À quoi sert alors le pillage ? L'auteur propose deux explications, l'une politique et l'autre davantage anthropologique. Sur le plan politique, piller le territoire d'un adversaire est une bonne manière de ruiner sa légitimité, voire de le forcer à accepter une bataille rangée : les Anglais n'ont pas agi différemment dans les premiers temps de la guerre de Cent Ans. Sur le plan anthropologique, Guy Halsall suggère que le pillage vaut finalement surtout en lui-même, pour sa pratique et pas pour le butin qu'il permet de lever. Il propose sur ce point une comparaison extrêmement pertinente avec la chasse, puisqu'on sait désormais grâce à l'archéologie que le gibier ne forme qu'une part infime de l'alimentation médiévale : si les nobles chassent, ce n'est pas pour se nourrir mais uniquement pour briller aux yeux de leurs pairs. La prédation guerrière fonctionnerait au fond sur le même modèle, s'inscrivant dans une culture agonistique : en pillant, les guerriers espèrent surtout se distinguer devant leurs supérieurs et obtenir par là des terres et des titres, richesses incomparablement plus importantes que les quelques objets concrètement ramenés. Ceux-ci ne sont dès lors que des trophées, comme ces têtes de cerfs accrochées sur les murs d'une demeure aristocratique.

Malgré le réel intérêt de ces contributions, l'ouvrage reste cependant inégal. En plus d'un certain nombre de défauts formels (coquilles, maladresses stylistiques, etc.), on peut notamment reprocher à plusieurs études leur approche très rapide : en voulant couvrir tous les aspects d'un phénomène justement défini dans l'introduction comme pluriel, les auteur.e.s ne font parfois qu'évoquer des aspects, sans véritablement les développer. Sans être forcément très grave, ce défaut n'en reste pas moins un peu frustrant, car un certain

nombre de promesses ne sont dès lors pas tenues : ainsi Marilia Lykaki annonce-t-elle qu'elle va revenir plus loin dans son article sur le rôle économique joué par les prisonniers de guerre, alors qu'elle n'y consacre finalement que deux lignes. Cette approche parfois superficielle est d'autant plus regrettable que le livre est très court, avec à peine 200 pages: on aurait probablement pu laisser plus de place aux auteur.e.s pour développer leurs idées. De plus, il nous semble qu'au moins une contribution n'est pas à sa place dans ce recueil : Sébastien Rossignol consacre en effet de longues pages à un inventaire assez laborieux des chroniques franques pour y relever toutes les mentions du peuple des « Daleminciens », peuple conquis par les Francs, puis tellement intégrés à l'empire que sa mémoire en vient à disparaître<sup>7</sup>. Le texte n'est pas inintéressant en soi, mais il apparaît pour le moins décalé, ne parlant finalement que très peu de butins ou de pillages et pas du tout de prédation.

L'impression globale est donc un peu ternie par ces problèmes d'organisation interne. Il n'en reste pas moins que le livre soulève un ensemble de questionnements très intéressants, en se focalisant sur un objet encore peu étudié par l'historiographie. Il a également le mérite d'enjamber cette frontière historiographique qu'est la traditionnelle coupure entre Antiquité, même tardive, et Moyen Âge, même précoce : en rapprochant ainsi l'Empire des Antonin et la Norvège des vikings, le livre met en valeur la cohérence de cette période d'entre-deux.

---

<sup>7</sup> Sébastien Rossignol, « Les Daleminciens face aux Francs. Conflits, tribut et structures sociales (IX<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècle) », p. 139-160.